

DRAC

**At the bottom of the sink
there is a black hole**

2 novembre – 15 décembre 2024
November 2 – December 15, 2024



Rebecca Ramsey

À propos de l'artiste

À travers la fabrication de sculptures en céramique, Rebecca Ramsey explore les rapports entre les réseaux hydrographiques, les océans, l'architecture et les corps des mammifères. Situé dans l'espace liminaire de l'étrange, son travail allie la sculpture corporelle aux espaces architecturaux. Les tuyaux deviennent appendices, qui à leur tour forment une architecture, dans une mise en scène où les objets oscillent entre familier et inédit. Ramsey s'intéresse à la maison (technologique) et au corps (biologique) en tant que métaphores se désignant l'une et l'autre. Étroitement enchevêtrés, le corps et la maison s'éclairent mutuellement et servent de modèles pour comprendre les vastes cycles de transformation et de circulation du monde naturel.

Rebecca Ramsey est titulaire d'un baccalauréat en beaux-arts de l'Université d'art et de design Emily Carr (2017) ainsi que d'une maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia (2023). Dans le cadre de ses études, elle a obtenu une bourse de l'Université Concordia ainsi que du Conseil des arts de la Colombie-Britannique. Elle a participé à des résidences de création à Guldagergaard (Danemark), Medalta (Medicine Hat, Alberta) et C.R.E.T.A. (Italie). Elle a pris part à des expositions collectives au Projet Casa, au Centre CLARK, à la 5^e édition de Artch, à la Canadian Clay and Glass Gallery (Waterloo, Ontario) ainsi qu'à la Galerie Leonard & Bina Ellen. Elle est lauréate de la bourse européenne de voyage des beaux-arts William-Blair-Bruce 2023.

About the artist

Through the construction of ceramic sculptures, Rebecca Ramsey explores the relationship between the circulatory systems of waterways, oceans, mammalian bodies, and architecture. Oscillating between familiar and strange, her work merges bodily sculptures with architectural spaces. Pipes become appendages and appendages become architecture in a *mise en scene* where objects are situated between the familiar and strange. Ramsey is interested in how both house (technological) and body (biological) become metaphors for one another. Intimately intertwined, they reveal things about each other, and act as models for understanding larger cycles of transformation and circulation in the natural world.

Rebecca Ramsey has a BFA from Emily Carr University of Art + Design (2017) and an MFA thesis at Concordia University (2023). Her studies were supported by Concordia University's fellowship program as well as the British Columbia Arts Council. She has attended residencies at Guldagergaard (Denmark), Medalta (Medicine Hat, Alberta) and C.R.E.T.A. (Italy). She has participated in group exhibitions at Projet Casa, Centre CLARK, *Artch 5th Edition*, the Canadian Clay and Glass Gallery, and the Leonard & Bina Ellen Art Gallery. She was the recipient of the 2023 William Blair Bruce European Fine Art Travel Scholarship.



« L'architecture aussi est un système digestif complexe, qui crée l'illusion d'un intérieur isolé de l'extérieur en dissimulant les plis, les fuites, les sons, les odeurs et les mouvements qui circulent au sein du plus rudimentaire des édifices. »

Mark Wigley, *The Excremental Interior*, 2022¹

Où se retrouve l'eau qui s'écoule dans l'évier, dans la baignoire, dans la cuvette ? Nous la regardons disparaître dans un tourbillon, le plus souvent sans songer à la plomberie qui se cache sous la surface, à la manière dont elle prolonge nos corps vers le dehors. Un labyrinthe de tuyaux se déroband à notre regard transporte nos déjections au loin, par-delà les murs que nous habitons, vers une obscurité inatteignable.

Nos maisons sont conçues pour être des extensions de nos systèmes digestifs. Elles chassent, siphonnent et expulsent nos flux internes, se faisant le reflet de nos systèmes de circulation biologiques. Les cuves, les pompes, les valves et les tubes fonctionnent comme des orifices qui régulent le passage de l'air et des fluides. Tout comme nos narines filtrent et humidifient l'air que nous respirons, piégeant la poussière et les pathogènes, et tout comme la bouche permet de mâcher avant d'avaler, nos habitations sont des barrières qui nous protègent de ce qui menace de nous pénétrer.

Dans son exposition *At the bottom of the sink there is a black hole*, Rebecca Ramsey présente une série de pièces céramiques façonnées à la main et recouvertes de glaçures qui évoquent des installations sanitaires : des fontaines, des lavabos, des baignoires, des tuyaux, des drains et ainsi de suite. Pourtant, celles-ci sont loin de s'apparenter aux dispositifs polis et immaculés dont nous avons l'habitude. Au contraire, d'apparence vétuste, elles portent les traces de l'usure, de la saleté et de la corrosion, comme si elles avaient été laissées à l'abandon. L'artiste recouvre minutieusement chacune de ses pièces de couches variées qui leur confèrent une texture particulière, grâce à une combinaison de techniques d'émaillage et d'engobage, notamment le marbrage, la vitrification, la cuisson par réduction et l'utilisation de fondants à base d'oxydes.

Ramsey se penche ainsi, à travers sa démarche, sur l'histoire de la céramique en tant que matériau utilitaire employé dans des espaces dédiés à l'hygiène corporelle et à l'approvisionnement en eau, dans les demeures privées et ailleurs. La porcelaine a longtemps été un matériau de choix pour la fabrication de toilettes, de lavabos et de baignoires, prisé pour sa surface hygiénique, facile à nettoyer et résistante aux taches. Il y a des siècles que nos ancêtres ont découvert qu'une fois glacée et vitrifiée par la cuisson, la céramique se dote d'un revêtement lisse et imperméable, et devient ainsi parfaitement adaptée à nos ablutions.

C'est cette idée d'une entité parfaitement étanche, définie par une frontière entre l'intérieur et l'extérieur, que Ramsey cherche à mettre en cause. Ses sculptures, souvent charnelles, poreuses, à l'apparence suintante, invitent le monde extérieur à pénétrer en leur sein : un espace liminaire d'ouverture, de fluidité et de flottement. L'étoffe tachée de rouille dans l'œuvre *Infinity Towel*, de même que le rideau de *Porous Circuit* ont absorbé comme des éponges les minéraux de leur environnement immédiat – ou peut-être est-ce celui-ci qui a déteint sur ces tissus. D'autres œuvres, comme *Water Feature*, *Bubbler* et *Body of Water*, affichent ouvertement leur absence fondamentale de fonction, avec leurs tuyaux qui jaillissent sans promesse d'eau, dissociés qu'ils sont des éléments nécessaires pour remplir leur rôle premier.

Dans *Sink*, un bassin rongé par la rouille et fixé au mur est maculé de blanc, de brun et de gris – des traces ressemblant à des dépôts de minéraux, de calcium, de savon et de crasse. En dessous, des renflements ondulés déforment le cordier du drain, qui prend la forme de tout ce qui le traverse. Entre le cordier et l'évier, l'artiste a apposé des morceaux de gomme à mâcher rose : un clin d'œil à la matière solide qui devient malléable grâce au geste primitif de la mastication.

Empruntant à la théorie du lien formulée par l'anthropologue et sémioticien Gregory Bateson, soit cette « structure qui relie » les phénomènes naturels et culturels, les œuvres am-

bitieuses de Ramsey sont axées sur une quête de liens formels et contextuels entre des êtres et des mondes distincts. Comme le suggère le titre de l'exposition, l'artiste jette des ponts entre le banal et le grandiose en employant des métaphores et des analogies pour révéler des ressemblances, comme le tourbillon de l'eau qui s'écoule dans le bain faisant écho à la manière dont l'espace s'engouffre dans un trou noir.

Ici, c'est la circulation qui forme la « structure qui relie ». Au carrefour entre objets et architectures, les sculptures de Ramsey placent à l'avant-plan la continuité fondamentale entre les différents systèmes du vivant – biologique, géologique et astronomique –, chacun contribuant à des cycles plus vastes de circulation d'énergie et de transformation de la matière.

Dans *Routes*, un mince tuyau suspendu à des cintres délicats se fond dans un renforcement au bas du mur, et semble faire partie intégrante de la structure de l'édifice. *Portal*, un tuyau creux suspendu à la hauteur de la taille, est incrusté de tessons de céramique colorée, vestiges de créations précédentes de l'artiste. En digérant ces fragments du passé tout en en étant constituée, cette œuvre renvoie à notre système digestif, mais forme aussi un prisme à travers lequel poser un regard nouveau sur ces objets : en voyant à travers / réfléchissant avec notre estomac. Non loin de là se trouve *Vents*, réalisée avec des techniques de moulage en plâtre. Ramsey a transformé un pan du mur de la galerie en une installation de plâtre sculpté, orné de reliefs en forme de nez, inscrivant ainsi le corps au sein même de l'architecture.

Pour l'artiste, les fontaines sont des exemples éloquents de structures relationnelles et d'interactions intimes. Quand nous nous penchons pour boire, notre bouche s'approche du bec d'où jaillit le jet, rattachant ainsi notre corps à la canalisation urbaine. L'eau que nous consommons appartient, tout comme nous-mêmes, à de vastes réseaux.

Contre un arrière-plan de tuiles vertes, deux pièces ovales rappellent l'esthétique des fontaines que l'on retrouve sur les murs dans les

rues d'Italie. *Blush and whisper* présente un intérieur recouvert de glaçure volcanique avec un robinet de bronze. L'artiste a employé du carbure de silicium – un matériau qui serait né du phénomène de la supernova – pour créer une texture évoquant la mousse ainsi qu'un espace intersidéral une fois la pièce vitrifiée à très haute température. Cette surface invite à contempler le caractère transmutable de la matière et de l'énergie de l'univers, des implosions cosmiques aux cycles géologiques, en passant par l'argile que nous manipulons entre nos mains. Dans *Font is to pour as cast is to spell*, une autre surface évoquant les cratères est traversée par un tuyau de cuivre. Ni bassin ni fontaine, elle révèle un écoulement qui est généralement dissimulé par notre environnement bâti. Des extrusions oblongues s'élèvent des tuiles vertes qui entourent, semblables à des langues qui se déroulent depuis des murs vivants. Une autre croissance tubéreuse s'étend de la poignée de robinet, dont la forme griffue émule la main qui doit l'actionner.

La circulation est manifeste dans ces objets, reflétée non seulement dans les circuits aqueux qu'ils évoquent, mais aussi dans les réactions chimiques de l'émail et le jeu entre œuvres du passé et du présent. Cette dynamique est particulièrement présente dans la sculpture *ut supra, sic infra*, dont le titre reprend une expression latine qui signifie « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut » et renvoie au monde céleste qui se retrouve tant au-dessus qu'en dessous de la Terre. Le carbure de silicium se retrouve dans les débris spatiaux, mais aussi dans la croûte terrestre. De même, le métal comme la céramique – deux matières issues de l'exploitation minière – se transforment au contact de la chaleur. À la fois urinoir et autel, incorporant des tessons d'œuvres plus anciennes, *ut supra, sic infra* se trouve dans un monde suspendu et étrangement atemporel d'identités enchevêtrées.

Julia Eilers Smith
Autrice

¹Mark Wigley, « The Excremental Interior », dans Lydia Kallipoliti et Areti Markopoulou (dir.), *Edible: Or, The Architecture of Metabolism* (Tallin Architecture Biennale, 2022). En ligne : *E-flux Architecture*, septembre 2022, <https://www.e-flux.com/architecture/digestion/487070/the-excremental-interior/>. Traduction libre.

Julia Eilers Smith est une commissaire et autrice basée à Tio'tia:ke / Mooniyang / Montréal. Elle est actuellement conservatrice de recherche Max Stern à la Galerie Leonard & Bina Ellen de l'Université Concordia.



“Architecture, too, is a complex digestive system—manufacturing the illusion of an interior severed from the exterior by hiding the folds, the liquid seepages, the sounds, smells, and movements that pulse through even the simplest of buildings.”

Mark Wigley, *The Excremental Interior*, 2022²

Where does the water go when it slips down the sink, the bathtub, the toilet? We watch it swirl away, most of us oblivious to the hidden plumbing below, how it pulls our bodies out into the world. A labyrinth of unseen pipes carries our waste far beyond the walls we inhabit, into a darkness we can never reach.

Our homes are designed as extensions of our digestive tracts. They flush, syphon, and expel our internal flows, mirroring the body’s circulatory systems. Tanks, traps, valves, and vents function like orifices, regulating the intake of air and fluids. Just as the nose filters and humidifies the air we breathe—trapping dust and pathogens—and the mouth chews and swallows, our buildings act as protective barriers for what comes in.

In the exhibition *At the bottom of the sink there is a black hole*, artist Rebecca Ramsey presents a series of handmade glazed ceramics shaped like sanitary fixtures—fountains, sinks, tubs, pipes, drains, and more. Yet, these objects are far from the polished, pristine versions we typically expect. Instead, they appear aged and weathered, bearing the marks of wear, dirt, and corrosion, as if abandoned over time. The artist meticulously builds layers of textured patina onto her sculptures, using a combination of elaborate ceramic and glazing techniques, including marbling, crystallization, reduction firing, and oxide washing.

Through her practice, Ramsey reflects on the history of ceramics as a utilitarian material used in spaces dedicated to sanitation, hygiene, and water supply, both in our homes and beyond. Porcelain has long been the material of choice for toilets, sinks, and bathtubs, valued for its hygienic qualities, ease of cleaning, and resistance

to staining. Centuries ago, our ancestors discovered that when vitrified and glazed, ceramic could achieve a smooth, impervious surface, perfectly suited for our rituals of bodily care.

This idea of a hermetically sealed entity—defined by boundaries that separate the inside from the outside—is one that Ramsey seeks to disrupt. Her sculptures, often voluptuous, absorbent, or seemingly oozy, invite the outside world in, occupying a liminal space of openness, fluidity and indeterminacy. The rusty-stained cloth of *Infinity Towel* and the curtain of *Porous Circuit* have soaked up the minerals of their immediate environment like sponges—or perhaps the environment has bled onto them. Other works, such as *Water Feature*, *Bubbler*, and *Body of Water*, openly display their inherent lack of functionality, with pipes emerging without the promise of water, disconnected from the elements necessary for fulfilling their intended purpose.

In *Sink*, a corroded basin fixed to the wall is marred by white, brown, and grey stains—resembling relics of mineral buildup, calcium and soap deposits, and layers of dirt. Below, undulating bulges distort the drain tailpiece, morphing into the shapes of whatever is passing through them. Between the tailpiece and the sink bowl, the artist has stuck pieces of pink bubble gum, a playful nod to the transformation from solid to pliable through the primal act of chewing.

Drawing from anthropologist and semiotician Gregory Bateson’s theory of connectedness—the “pattern that connects” across both natural and cultural phenomena—Ramsey’s ambiguous works emphasize a search for contextual and formal relationships among distinct entities and realms. As the exhibition title suggests, she bridges the grand and the mundane, using metaphors and analogies to reveal similarities, such as the swirling motion of water down a drain and the way space folds into a black hole.

Here, circulation is the pattern that connects. At the intersection of object and architecture, Ramsey’s sculptures foreground the fundamental continuity between different environmental systems—biological, geological, astronomical—each element contributing to broader cycles of energy and matter transformation.

In *Routes*, a slender pipe held by delicate hangers merges seamlessly with the undercut footing of a wall, appearing as an inherent part of the building’s structure. *Portal*, a hollow pipe suspended at waist height, is embedded with colourful shards of clay, remnants of the artist’s earlier creations. In part digesting these fragments of the past and being shaped by them, the piece speaks to our stomachs while also serving as a lens through which we can reconsider objects beyond: seeing through / thinking with our stomachs. Nearby, *Vents* references decorative plaster moulding techniques. Ramsey transforms a section of the gallery wall into a sculpted plaster installation adorned with nose-shaped reliefs, interweaving the body within the fabric of the architecture.

For the artist, drinking fountains serve as compelling examples of relational patterns and intimate interactions. As we lean in to drink, our mouths approach the spout, connecting our bodies to the city’s plumbing system. The water we consume is part of larger networks, and so are we.

Set against a backdrop of green tiles, two oval pieces recall the aesthetic of Italian-style outdoor wall fountains. *Blush and whisper* features an interior coated in a crater glaze and a bronze faucet. The artist employed silicon carbide—a material born from stellar implosions—to create a frothy, bubbling texture that resembles a celestial landscape after being subjected to high temperatures. This surface invites contemplation on

the transmutability of matter and energy in the world, from cosmic implosions to rock cycles to the clay we manipulate with our hands. In *Font is to pour as cast is to spell*, another cratered surface is pierced by a copper pipe. Neither a basin nor a fountain, it reveals a circuit of water flow typically concealed within our constructed environments. Oblong extrusions rise from the green tiles surrounding it, resembling tongues unfurling from living walls. Another tuberous outgrowth extends from the faucet handle, its claw-like shape emulating the hand that turns it.

Circulation is manifest in these objects, reflected not only in the suggested water circuits but also in the chemical reactions of the glaze and the interplay between past and present works. This dynamic is particularly pronounced in the sculpture *ut supra, sic infra*, a Latin phrase meaning “as above, so below,” signifying the celestial realm mirrored both above and below the Earth. Just as silicon carbide is found in stellar debris, it also exists in terrestrial rocks. In turn, metals and ceramics—both mined materials—exhibit transformative capacities when subjected to heat. Evoking both a urinal and an altar, and melded with the shards of older works, *ut supra, sic infra* occupies a suspended and strangely timeless realm of interlocking identities.

Julia Eilers Smith
Author

² Mark Wigley, “The Excremental Interior,” in Lydia Kallipoliti and Areti Markopoulou (eds.), *Edible: Or, The Architecture of Metabolism* (Tallin Architecture Biennale, 2022). Also online in *E-flux Architecture*, Sept. 2022, <https://www.e-flux.com/architecture/digestion/487070/the-excremental-interior/>.

Julia Eilers Smith is a curator and writer based in Tio'tia:ke / Mooneyang / Montreal. She currently serves as the Max Stern Curator of Research at the Leonard & Bina Ellen Art Gallery of Concordia University.



Rebecca Ramsey, *Stamf*, 2022.

Édité par DRAC - Art actuel Drummondville
à l'occasion de l'exposition *At the bottom of
the sink there is a black hole* présentée du
2 novembre au 15 décembre 2024.

Traduction
Luba Markovskaia

Dépôt légal 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-920506-31-2 (imprimé)
ISBN 978-2-920506-32-9 (numérique)

©2024 DRAC - Art actuel Drummondville,
Rebecca Ramsey, Julia Eilers Smith.
Tous droits réservés.

Published by DRAC - Art actuel Drummondville
on the occasion of the exhibition *At the bottom
of the sink there is a black hole* presented from
November 2 to December 15, 2024.

Translation
Luba Markovskaia

Legal Deposit 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-920506-31-2 (printed)
ISBN 978-2-920506-32-9 (digital)

©2024 DRAC - Art actuel Drummondville,
Rebecca Ramsey, Julia Eilers Smith.
All rights reserved.



DRAC est une institution muséale agréée par le ministère de la Culture
et des Communications.

DRAC is a museum institution accredited by the ministère
de la Culture et des Communications.

DRAC remercie chaleureusement ses partenaires pour leur soutien.
DRAC warmly thanks its partners for their support.



DRAC ART ACTUEL
DRUMMONDVILLE

drac.ca  